# LE RETOUR AU BERCAIL

ou

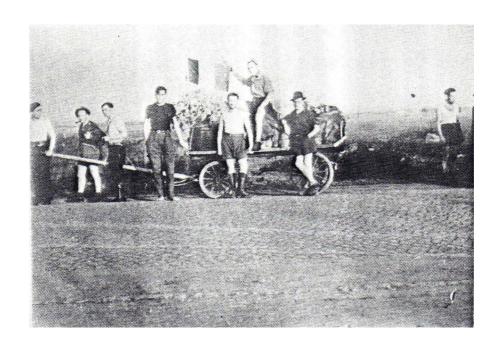
# L'épopée fantastique de 27 copains déambulant vers la France sur les passables routes d'une Allemagne en guerre.



2012 Première édition 1990

## Editions du CEREM

(Centre d'étude, de recherche et d'édition de Marestaing)





## Avertissement au lecteur.

Ce document écrit au jour le jour, par ceux qui ont vécu cet incroyable voyage, dormait en quelques exemplaires disséminés en divers points de France.

Les événements survenus en fin d'année 1989 en Europe de l'Est, et en particulier la "chute" du mur de Berlin, étant susceptibles de remettre en cause les accords de Yalta qui ont "organisé" le partage de l'Europe entre Américains et Soviétiques, il m'a paru important de "conserver" le récit de ce retour mouvementé.

Il constitue un témoignage exceptionnel, sans doute unique en son genre, d'une époque bien cruelle pour la jeunesse.

C'est aussi, dans mon esprit, un hommage rendu à mon frère aîné dit "Pierrot".

Je tiens à remercier :

Sa veuve, Pierrette Castan née Maurette qui m'a confié le document original,

Albert Gaillard qui a si aimablement répondu à ma demande, me permettant ainsi de trouver les parties absentes (pages manquante ou en partie détruites),

Marius Bouissou,

Emile Sistiaga et

Louis Boussin.

Il m'a paru important de joindre au récit du voyage de retour de larges extraits de la lettre de Louis Boussin. Elle répond d'avance à des guestions que le lecteur pourrait se poser.

Merci à Annie Castan qui m'a aidé pour tracer sur une carte l'itinéraire suivi par la "Belle Equipe".

Jean Castan.

## Extraits de la lettre de Louis Boussin à Jean Castan.

#### ... Je vous adresse:

photocopie de "laisser-passer" établi à Bitterfeld le 10 mai 1945... Je l'avais lavé car il portait pour destination autorisée Bossderf, en zone russe donc. Ce qui nous intéressait était de passer en zone américaine. En passant très vite le pont sur l'Elbe, les soldats russes, ne voyant que les cachets et signatures de la "kommandantura" n'ont pas relevé la supercherie et nous ont laissé passer.

3 copies de photos.

Quant à notre décision de rejoindre les Américains, elle a été prise car en zone russe, rien n'était prévu pour nous engager à suivre la colonne en direction de la Pologne et de la Russie : pas de ravitaillement, j'échangeais notre tabac contre des provisions auprès des soldats russes ; pas de camp pour nous loger.

La direction Sud-ouest était la plus courte.

Nous avons utilisé les cartes trouvées au dos des calendriers des Postes pour nous diriger. Je roulais sur un vélo sans pneu, les Russes l'auraient pris s'il en avait été équipé, pour aller repérer si les ponts étaient encore praticables pour poursuivre notre route. Lorsque nous étions arrêtés sur la route par les Russes, nous leur expliquions qu'"on" nous avait dit qu'un "bon" camp existait pour nous accueillir à 6 ou 8 kilomètres, pas plus.

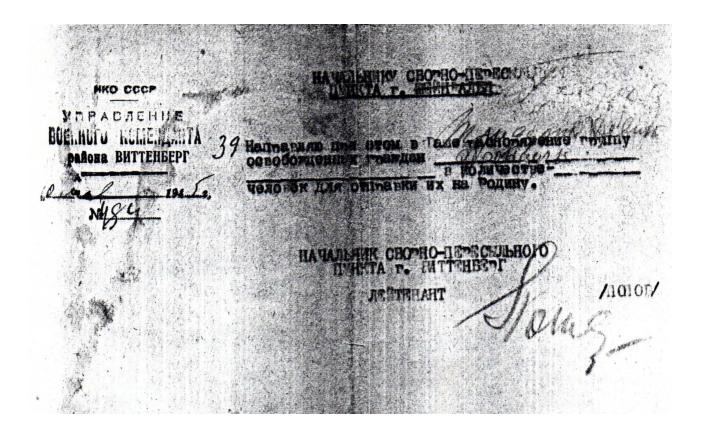
A tous les coups, les Russes nous disaient ne pas être au courant, bien sûr, mais nous laissaient finalement passer. Il fallait discuter, heureusement, j'avais appris quelques rudiments de leur langue à Berlin.

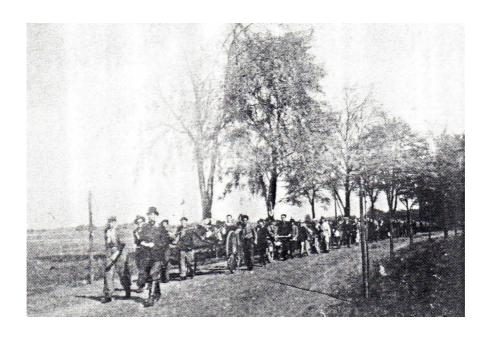
Bien sincèrement...

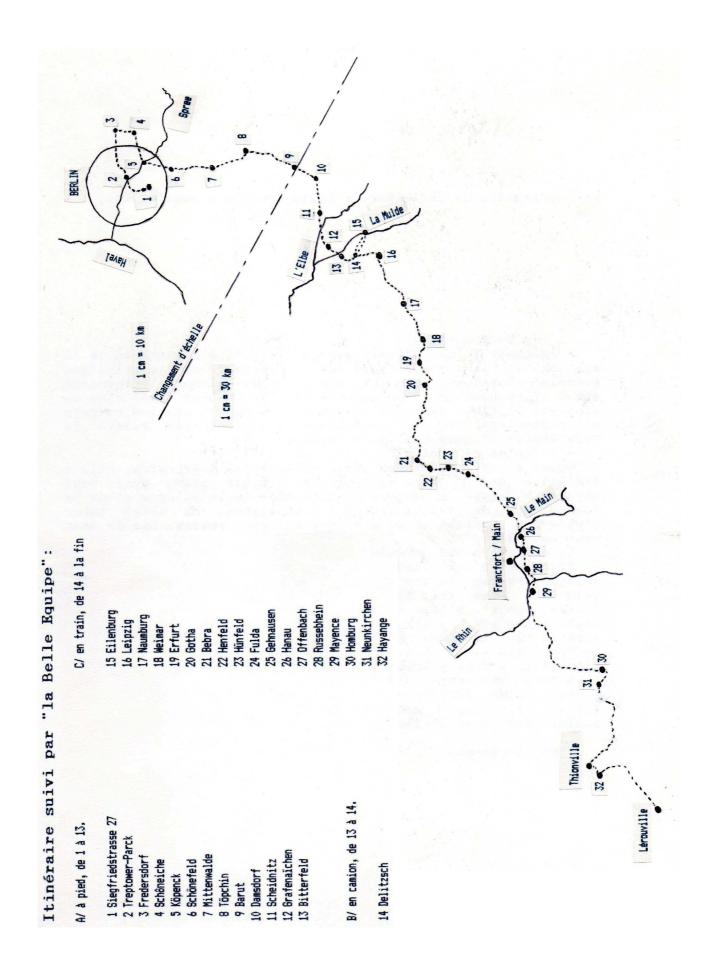
Louis Boussin.

## Laissez-passer délivré par les Russes.

Après falsification, il a permis à la "Belle Equipe" de rejoindre la zone américaine.







## "LA BELLE EQUIPE"

Chef d'équipe:

Castan Pierre dit "Pierrot" de Toulouse.

Ministre, secrétaire d'équipe au ravitaillement. Estafette :

Bellanger André dit "D2" de Rouen.

Gaillard Albert dit "Pipiou" pilote à la "File en douce"

d'Hérépian (Hérault)

Teisseire Louis dit "Magnat" pilote au "Fondu"

de Lézignan (Hérault)

Simon Gaston dit "Tonton" pilote à la "File en douce"

de Méry sur Oise (Seine et Oise)

Vautro Louis dit "Billette" pilote à la "File en douce"

de Paris

Boussin Louis dit "Loulou" pilote au "Fondu"

de Pierrefite (Seine)

Thouin Jean dit "le Petit" pilote au "Fondu"

de Tours (Indre et Loire)

Clément Marcel dit "Cécelle" pilote au "Fondu"

de Saint-Denis (Seine)

Dautrich Jean dit "Jojo" pilote au "Schermann"

de Paris

Lebosse Michel dit "Bobosse" pilote à la "File en douce"

du Petit Quevilly (Seine-Inférieure)

Bouissou Marius dit "Marius" pilote à la "File en douce"

de Mongiscard (Haute-Garonne)

Cazette René dit "Sagau" pilote à la "File en douce"

de Béziers (Hérault)

Jumel Maurice dit "Tony le Zazou" pilote au "Fondu"

de Paris

Kimpe Paul dit "le Mouflet" pilote au "Fondu"

d'Halluin (Nord)

Cau Yvon dit "Latrique" pilote au "Schermann"

de Béziers (Hérault)

Peltier Gérard dit "le Potard" pilote à la "Madeleine-Bastille"

de Puteaux (Seine)

Thibaux Louis dit "la Gamme" pilote à la "Madeleine-Bastille"

d'Asfeld (Ardennes)

Pechbreil Henri dit "le Pech" pilote à la "Madeleine-Bastille"

de Saint-Symphorien (Gironde)

Sistiaga Emile dit "Mimile" pilote à la "Madeleine-Bastille"

d'Hendaye (Basses-Pyrénées)

Bienfait Jean dit "Croucougnous" pilote à la "Madeleine-Bastille"

de Villeneuve le Roy (S. et Oise)

Vayron Jean dit "le Têtard" pilote à la "Madeleine-Bastille"

de Paris

Polo Antoine dit "la Bricole" pilote à la "Madeleine-Bastille"

de Villeneuve le Roy (Seine et Oise)

Dubroca André dit "Dubroc" pilote à la "Madeleine-Bastille"

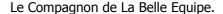
de Morcenx (Landes)

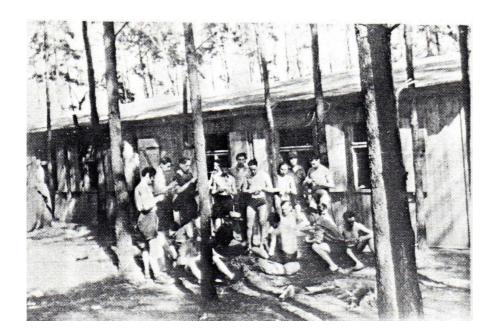
Denfer Jacques dit "Grand'Père" pilote à la "Madeleine-Bastille"

de Paris

## 1945.

Mil neuf cent guarante cing! An de nos délivrances Tu portas dans ton sein l'oubli de nos souffrances. Mil neuf cent quarante cinq! À l'aube de ton jour Phébus nous annoncait l'approche du retour. Sceptique je ne le sus lire à ton aurore. Le canon crie toujours et Berlin flambe encore. La fumée moribonde en la voûte obscurcie S'élève lentement de l'immense incendie; Mais j'ai pris mon "barda" et d'un pas qui m'emporte J'ai franchi de mon lag la bien maudite porte; J'ai frappé le bitume et battu le pavé J'ai le long de la route un long temps cheminé. Courageux j'ai aussi, pour vaincre la fatigue, Déployé cette ardeur que nul souci n'endique, Car qu'importaient pour moi misères et malheurs, Lassitude d'un jour, le cafard et les pleurs, Puisque, oh divin bonheur, par ma persévérance, Au bout de mon chemin, je retrouvais la France.





## Samedi 28 avril.

La guerre est pour ainsi dire terminée pour les gars de la Siegfriedstrasse 27 à Berlin Neukôlln. Notre délégué Lescat ayant pris la direction du camp, réunit ce jour à 10 heures les chefs de chambre dans l'ancien bureau du Lagerfûrher. Avec le ravitaillement que le pillage des magasins d'alentour nous a procuré, l'économe Marius compte pouvoir nous nourrir pendant 15 jours environ. Nous voilà donc installés en attendant le rapatriement qui ne saurait tarder.

14 heures. Sur l'ordre d'un soldat russe, nous devons évacuer le lag aussitôt. Nous sommes, paraît-il rapatriés en France, via Kùstrin (que nous devons gagner à pied) et Odessa.

15 heures 30. Tous les gars (400 à peu près), quittent à jamais cette Siegfriedstrasse 27, les uns leur sac sur le dos, leur valise à la main, les autres, plus favorisés par le sort, tirant ou poussant leur charrette d'affaires.

Dès le départ, les chambres 517, 611 et 614, auxquelles se joignent Teisseire et Gaillard de la 629, se groupent ensemble dans la longue file qui s'étire sur les pavés de l'Hermannstrasse, parmi une misérable vision de guerre.

Hermannplatz. Tout n'est que ruines. Et ce sera toujours notre éternel décor, jusqu'à Treptower-Parck où la caserne que nous occupons à 16 heures 15, à demi épargnée, nous logera pour la nuit. Nous y serons néanmoins dispersés dans diverses chambres.

21 heures 30. Le sommeil nous gagne et se déroule sous le bruit proche, trop proche des canons.

#### Dimanche 29 avril.

8 heures. Départ de la caserne, escortés par des trouffions russes.

14 heures. Arrivée à Biesdorf où nous campons dans un bois. Y sont déjà réunis des prisonniers français qui nous quittent bientôt, et des civils de toutes nationalités.

17 heures 30. Après une nouvelle mais courte randonnée, nous voilà parqués dans un chantier de construction où nous devons tant bien que mal, au prix de mille efforts, nous construire un abri avec des matériaux de fortune que nous réussissons à avoir dans une véritable bagarre.

A cette occasion, la 517, la 611 et la 614 (à laquelle j'ajouterai à l'avenir les deux gars de la 629) se réunissent à nouveau pour élever une coquette bicoque. La 517 reste cependant séparée des autres pour la question nourriture. Mais bientôt, sur la demande de Pierrot, notre futur chef de file, elle fusionne aussi pour la mangeaille. Désormais nous serons 27 goinfres autour d'une même table.

20 heures. Nous changeons à nouveau d'emplacement pour être logés un tantinet plus loin, dans un lag inhabité.

21 heures 30. Chacun de nous s'affale sur la plume à l'exception de Denfer et Jumel qui prennent la garde des charrettes demeurées chargées dans la cour.

14 gars prendront ainsi la garde, tour à tour, pendant une heure et demie de temps.

## Lundi 30 avril.

8 heures. Rassemblement dans la cour pour le "ravito" paraît-il. Nous y serons comptés 3 fois. Enfin, il est temps, nous arrivons à toucher quelques 500 gr. de pain chacun et quelque peu de sucre.

10 heures 30. Un bruit voltige de bouche en bouche que nous allons partir. Ce n'est qu'une fausse alerte. Mieux vaut ainsi car le temps est maussade et il pleut même, par intermittence.

14 heures. Ordre de départ. Rassemblement. Deux heures de stationnement avant de franchir la porte du camp où nous touchons pour deux jours de vivre (9 pains de 2 kg, 6 boites de conserves, un carton de soupe). Pendant le stationnement notre troupe avait fait provision de soupe.

16 heures 30. Nous reprenons la route, tout en queue du convoi (la tête a sur nous près de 2 heures d'avance) en direction de Kùstrin.

19 heures. Après avoir emprunté des routes secondaires et des chemins forestiers, quasi impraticables, nous dressons notre campement à Hoppegarten, près d'un sinueux ruisseau que bien des gars empruntent pour faire un brin de toilette.

Menu du souper : soupe, pomme de terre au lard, pain, miel et fromage.

Nous coucherons non loin de cette prairie, quelque peu à l'étroit, dans deux gentilles pièces d'une échoppe que deux "schleus", tout braves maintenant, ont mis à notre disposition. Aux dires de Boussin, gardien cette nuit-là, certain français suivant notre groupe, aurait violé une Allemande. Pauvre type.

## Mardi 1" mai.

4 heures. Réveil matinal. Déjeuner.

8

6 heures 30. Départ pour Rùdersdorf. Après avoir peiné à travers des chemins tortueux et des routes poussiéreuses nous atteignons Fredersdorf où nous croisons des connaissances parmi d'autres Français. Ceux-ci nous déconseillent de rejoindre Kùstrin, d'où, à ce qu'ils disent, nous serions refoulés. Les chefs de file compétents, D2 et Pierrot, se rendent à la Kommandantur russe de Petershagen pour y glaner de plus amples renseignements.

En attendant leur retour, chasse à courre effrénée après les poules d'un poulailler voisin. Malheur !! La sotte fermière s'en aperçoit et va se plaindre sans tarder au plus proche officier russe du coin. Sur l'ordre de ce dernier, les récupérateurs lui restituent à regret ses deux volatiles dont un déjà s'est vu saigner.

Mais nous devons abandonner notre but primitif (Kùstrin) et regagner Friedrichagen où, paraît-il, un camp de triage nous ravitaillera.

En route donc pour cette nouvelle étape. Nouveaux chemins tortueux. Nouvelles routes poussiéreuses. Nouveaux efforts difficiles et fatigants.

Enfin, arrivés à Schôneiche où nous nous apprêtons à dîner mais où nous trouvons le moyen de nous faire embaucher bêtement (ils nous ont eu, c'est le cas de le dire, à l'estomac) par les Russes pour

charger sur une camionnette et par la seule force de nos bras, une auto enterrée dans la boue du chemin. Comble de l'audace: un vulgaire boche, piqué tout comme nous, ose, voyez-vous ça, nous commander encore. Jumel, heureusement, lui fera vite comprendre son triste rang de vaincu.

Mais arrive enfin cette bectance que nos estomac affamés réclament en ronchonnant depuis une bonne heure déjà : soupe Maggi, purée, lardons, café.

Et en route pour Friedrichagen. Le pas de la troupe traîne.

17 heures. Friedrichagen. Nous aménageons près de la gare, dans une "kleine" hôtellerie où nul être ne demeure, notre logement. Point de camp de triage dans ce bourg. La pagaille semble régner sur cette primordiale question qu'est le rapatriement des déportés. Nous voilà donc livrés à nous même ; 27 gars, auxquels se sont joints d'autres Français étrangers à notre groupe, perdus, ignorés maintenant -depuis notre halte d'Hoppegarten- de la longue file qui sillonna les routes au départ de Biesdorf ; 27 gars fermes et énergiques, vont, sous les directives de leurs chefs de groupe rejoindre au plus tôt les Américains.

Ce sera long peut-être et difficile aussi, mais chacun de nous songera que la France est notre seul but ; nous braverons tout pour elle.

19 heures. Pendant le souper, notre troupe songe à prendre un nom et adopte sa chanson: "Compagnons" que Jojo veut bien nous apprendre et que nous répétons ce soir en sourdine sous la lumière blafarde de la lampe à carbure.

Et puis c'est le sommeil réparateur sur de grossières paillasses où nous couchons trop à l'étroit.

#### Mercredi 2 mai.

Grasse matinée.

Au réveil tardif de ce jour, les avis tout de même sont partagés : certains ont bien dormi, d'autres sont bougrement courbaturés et se plaignent évidemment de leur voisin de couche.

La journée pluvieuse s'écoule dans la cuisine autour des cartes ou près du piano pour les uns, sur les paillasses et dans les songes pour les autres.

Les mécaniciens malgré tout, graissent les bagnoles et révisent le matériel.

21 heures. Après le gâteau à la semoule qui termine notre friand repas, nous montons aux "paddocks" afin de récupérer complètement pendant cette réconfortante journée de repos.

#### Jeudi 3 mai.

- 4 heures. Difficile réveil dans notre petite "gastàtte". Après un bon petit casse-croûte (semoule, pain, saucisson, fromage, café); par un frais matin de printemps notre convoi s'ébranle et s'enfonce bientôt d'un bon pas dans le lointain brumeux.
- 6 heures 12. Kôpenck. Unique lieu qui nous offre encore un pont pour franchir la Spree. Nous y croisons une longue file de prisonniers où se mélangent les soldats allemands et les trouffions italiens, les employés de la Reichspost et ceux de la Reichsbahn, les morpions hitlériens et les vieillards du Volksturm.
- 7 heures. Adlershof. Incident de parcours : falloir traverser un canal en empruntant un pont de chemin de fer, le seul qui n'ait pas sauté. Nos voitures et charrettes, allégées auparavant, volent sur les voies, emportées par la force décuplée de tous les camarades. Néanmoins, nos hésitations du début nous occasionnèrent une perte de temps de 2 heures.
- 10 heures 12. Au tournant de la route longue et plate, aux cris joyeux d'un triple "Hourra", nous franchissons la limite de Berlin.
- 11 heures 30. Schonefeld. Courte halte pour permettre à l'équipe du "ravito", où se distingue son débrouillard chef Boussin, de s'approprier de la bectance. Le butin est appréciable. Notre convoi repart.
- 13 heures 30. Rotberg. Nous y cassons la graine avec au menu : potage, viande, purée, biscottes et miel, café. Le soleil, à cette occasion, nous fausse compagnie. Le temps s'assombrit; de grosses gouttes tombent et, afin de nous abriter du vent glacial qui souffle dans cette plaine déserte, nous dînons accroupis dans un fossé.
- 15 heures 20. Nouveau départ pour la dernière étape de la journée. Bientôt le soleil nous sourit à nouveau et aussi nous réchauffe. Dès lors nous pouvons admirer le cuisinier émérite de la bande, Croucougnous, moulant ses fesses dans son short trop étroit. La colonne, infatigable, maintient toujours son pas alerte.
- 17 heures 10. Mittenwalde où nous sommes logés pour la nuit par des civils allemands, dans un coquet appartement.

Ceux-ci, tout en se plaignant de l'armée occupante, nous content leurs misères et nous peignent leurs malheurs. Nous autres réjouis par l'odeur de la friture, nous nous apitoyons fermement sur le "bifteck" que le souper nous offre et sur le délicieux "pudding" que l'on déguste doucement.

22 heures. Nous sombrons tour à tour dans le pays des songes.

#### Vendredi 4 mai.

6 heures 30. Le saut du lit.

8 heures 30. Départ de Mittenwalde sous un soleil radieux. Dès le premier tour de roue le pas de la colonne a l'air moins vif que celui de la veille.

9 heures 24. Pour la première fois depuis que l'on chemine, la police russe de la route nous arrête et réclame à certains d'entre eux leurs papiers d'identité. Simple formalité car nous démarrons aussitôt.

Pierrot tire quelques photos de la colonne traînassant lourdement sur le bord de la route. Les gars semblent se ressentir maintenant de l'effort trop grand (30 km.) fourni hier.

Tout en allant d'un pas de promenade nous en apprenons de bien bonnes. Telle l'aventure survenue à Polo la nuit dernière à Mittenwalde. Il aime le lit, adore la tiédeur doucereuse des couvertures. Si bien qu'il rechiqne même pour aller aux "waters". Mais le besoin presse bientôt. Il faut y courir maintenant. Désastre!! Le "proprio" a peur des Russes et nous a bouclés à clef dans l'étage. Polo, dormant encore, ne réalise pas et quand enfin il s'en rend compte, il est trop tard bien sûr ; il a pissé aux "frocs".

11 heures 30. Après une courte sieste, en route de nouveau. La fatique pèse sur le groupe. Et bientôt, comme digestif, nous abordons après Tôpchin et quelques respectables dépôts de munitions où la bagarre eût l'air d'être sérieuse, la côte, l'immense côte de Zehrnsdorf. Ce fut le coup de barre.

Zehrensdorf. Pitoyable décor, écœurant tableau de bataille. Partout de repoussants cadavres jonchant le sol. A celui-ci, sur le trottoir, que nous frôlons par force, il lui manque la tête. Ceux-là sont tout gonflés, d'autres sont tout jaunâtres, certains écrabouillés. Et encore tout autour d'eux, les corps en putréfaction de quelques malheureux chevaux. C'est l'image agrandie de ce que nous croisions en route tout à l'heure. Par ci, par là, la tombe d'un soldat russe sagement enterré.

16 heures 10. Wùnsdorf. Halte devant l'hôpital où l'équipe de Boussin se dépense pour capturer un petit cochon trottinant dans la lande. Peine perdue.

17 heures. Sans nulle gêne, nous occupons une mignonette villa, toute pillée, comme par hasard, où semblait demeurer un inspecteur de police.

Nettoyage des locaux. Aménagement des pièces à coucher. Préparation de la bectance. Tout cela ne demande pour notre équipe organisée qu'un laps de temps très court.

20 heures 30. Repas : bouillon, purée, bifteck, confit d'oie, pain, café.

Mise au point du chef de file Pierrot : retour d'une brebis (pour employer son expression) égarée un instant de notre troupeau.

A l'unanimité nous rejetons le mot "crevar" qui servait à désigner jusqu'ici ce que nous appellerons par la suite les "saute au rab".

21 heures 30. On s'endort dans le "plum".

#### Samedi 5 mai.

Grasse matinée. On ne roule pas ce jour. D2 ne possédant plus de carte, devra reconnaître à l'avenir la route à suivre par la colonne. Heureusement, nous possédons un vélo.

Aujourd'hui fait huit jours que nous quittions Hermannstrasse. Résultat de nos efforts : 80 à 85 kms. de parcourus. Nous ne sommes toutefois qu'à 40 bornes de Berlin.

11 heures 30. Arrivée de la propriétaire toute en pleurs en constatant l'état minable de sa propriété. Lamentations, sanglots et "resanglots". La dame est abattue. On le serait à moins. Mais est-ce vraiment la peine de s'apitoyer sur leur triste sort ? Ne reçoivent-ils pas la monnaie de leur pièce ?

Enfin pour nous tout se passe parfaitement. Après explication, nous pouvons passer la prochaine nuit dans les pioles.

13 heures. Bectance: soupe, purée de petits pois, crêpes à la farine de sarrasin, café.

L'appétissant dessert est l'œuvre parfaite du connaisseur Croucougnous, cumulant les fonctions de pâtissier et de cuisinier.

Après l'épluche de pommes de terre qui suit de près la fin du repas, Riquet et Constant (la brebis revenue la veille) quittent notre groupe et, leur sac sur le dos, prennent la route. Nous n'allons pas assez vite parait-il. Bonne chance et prompt retour. Sieste, belote et piano occupent les camarades. A cet instrument, le musicien Vairon étale son magistral talent.

20 heures. Repas du soir dans le jardin. Sous les arbustes: soupe, purée, pudding.

21 heures 30. Après la répétition de la chanson de route accompagnée du piano et d'un violon, nous allons nous coucher.

#### Dimanche 6 mai.

5 heures 25. Nous auittons Wunsdorf.

7 heures 50. Barut, petit village situé de chaque côté de la route, entièrement brûlé et quasi désert. Nous y faisons une courte halte avant d'aborder la côte de son moulin, peu longue mais raide. En 10 10

Le Retour au bercail

minutes est atteint le sommet. Il est vrai que le pas est rapide et à 8 heures 30, lors de l'arrêt du casse-croûte, nous avons parcouru 16 kms.

En attendant l'arrivée de Marius et de D2, partis en reconnaissance, nous faisons dans les pins un feu de bois, si bien alimenté par Croucougnous que la forêt menace de s'enflammer. A sa demande Pierrot et Jumel lui pissent sur les mains; lui tout heureux et tout aise, sous l'urine fumante, se frotte et les lave.

Sévère discussion entre Paul et un pauvre "schleu", reniant un peu tard, ses dirigeants d'hier.

11 heures 45. On embraye à nouveau.

12 heures 20. Templitz, à voir ce petit bourg, l'on pourrait douter que les gens aient eu vent de la guerre. On oublie même sur les routes intactes que nous foulons, la vision d'épouvante des jours précédents.

Mais tout le long du chemin, certain plat de la veille indispose les rouleurs qui s'empressent de poser culotte dans les bois d'alentour. Ceci ne va pas sans faire ronchonner ceux des gars restés à l'attelage. Mais comme l'a fait si justement remarquer l'un d'entre nous, l'envie de chier ne se commande pas, elle s'accepte.

13 heures 40. Damsdorf. Terminus de la journée. 26 kms. de parcourus.

Nous réquisitionnons aussitôt une ferme abandonnée où des "ritals" en vadrouille ont couché la nuit dernière. Les petites pièces sont dans un merveilleux état de malpropreté.

Tandis que le nettoyage, l'épluchage des pommes de terre et la corvée d'eau, que nous péchons dans un étang tout proche et tout sale, s'effectuent, les plus débrouillards de la bande nous ramènent de la viande que les Allemands dépècent non loin de nous. Discussion et rediscussion quand nous apprenons qu'elle provient d'une vache "tubarde".

20 heures. L'on s'attable dans une pièce assez vaste mais un peu "kleine" tout de même pour quelques gueules sans mesure. Marius approuve.

C'est dimanche aujourd'hui, jour de baptême de notre groupe. Tout en savourant le bouillon et le ragoût, les bavardages trop bruyants vont leur train. L'on se dirait dans un banquet. Puis vient l'appétissante semoule au chocolat. Dans le silence subit l'on n'entend plus que les mâchoires goulues raclant sans pitié le fond de la cuillère.

La surprise de la journée, sur laquelle déjà vingt cinq paires d'yeux se jettent dévorants, s'étale sur la table au milieu d'explosion de désir et de joie. C'est une superbe tarte à la confiture que Bienfait, ce tantôt, a tout à fait bien fait. Chacun lui soufflera les félicitations que de juste il mérite.

Beaucoup lors du repas se sont plaints de la soif qu'un guart de bon café apaisera sur l'heure.

Puis sitôt que le rhum eût coulé dans la panse, chacun tout plein d'ardeur après un tel repas, discutera du nom que bientôt l'on se donnera.

Les avis sont partagés. "Les 25 du 27" proposera Bobosse. Il est de sa nature un mathématicien. Ou bien "Les indomptables" que cite Paul Kimpe, énergique et peu tendre, à moins que ce ne soit "Les Compagnons" tout court. La trouvaille de Pech, trouvaille surprenante quand elle vient de lui, tranchera la question : "La Belle Equipe", voilà ce que nous sommes. A défaut de pinard, un triple ban ce soir servira d'eau bénite.

21 heures. La paille où maintenant l'on s'étend et s'enfouit nous ôtera tout doucement le poids de la fatique.

#### Lundi 7 mai.

- 4 heures 30. C'est à regret que courageux, l'on s'arrache du plume.
- 6 heures 20. C'est le départ, toujours le même, vaseux dès le début, plus ferme par la suite.
- 7 heures. Bukow. 4 kms. de parcours. L'allure se maintient malgré le vent qui souffle.
- 7 heures 30. Halte de 5 minutes pour les besoins pressants.
- 8 heures 50. Dahas. Village intact où l'on croit un instant y voir de la lumière, cette "licht" qui nous manque pour ouïr un instant les nouvelles du jour que sans cesse on ignore et que nous cracherait le poste qu'on trimballe.
- 10 heures 30. Bollensdorf. 19ème borne que nous brûlons. Ce sera tout pour aujourd'hui. Un ménage allemand met à notre disposition deux vastes pièces claires et proprettes dès que nous nettoyons les sales détritus que nos prédécesseurs laissèrent sur les planches.
  - 15 heures 30. Repas du jour : bouillon, purée, purée au lait.

Compte rendu de la journée par Pierrot. Lecture du carnet de bord où nous avons omis de signaler la roue de secours que nous laissâmes dans la gracieuse grange de la coquette villa de Wùnsdorf. La roue de secours n'est autre que la petite dame enceinte que nous trimballions sur le "T134" depuis Biesdorf ou à peu près. Elle attendait tous les jours la pauvre dame, ce qui embêtait bien l'infirmier de l'équipe Gérard, redoutant toujours l'accouchement dans le fossé, le long de la route...

Quand nous quittâmes Wùnsdorf, ce dimanche 6 mai, la dame ne voulut plus nous suivre. Peut-être frappait-on à sa porte ?

Quelques tours de chant dans la pièce musicale où le piano nous dispose ses touches, avec comme vedettes : Thibaux, Tonton, Jojo, Gaillard, etc. Chorale du chant "Compagnons" et les plus fatigués vont dès lors se coucher. Les autres, avant de les suivre terminent une belotte ou bâclent quelques devoirs à la traîne.

20 heures. L'équipe est sur la paille et ronfle déjà.

#### Mardi 8 mai.

4 heures 30. Il faut se lever.

5 heures 45. Départ de Bollensdorf après avoir déjeuné de purée et d'un quart de café.

Ouoique le ciel nuageux nous cache le soleil, la journée s'annonce fort belle.

7 heures. La halte "pipi-caca" pendant laquelle nous récupérons de l'essence dans le réservoir d'une bagnole abandonnée dans les fourrés.

8 heures 15. Schonewalde. Petite bourgade où la Croix Rouge russe occupe presque toutes les habitations.

Casse-croûte : pain, beurre, saucisson, pommes de terre en robe de chambre.

9 heures 15. L'on repart pour Schweidnitz, soit pour 17 bornes de plus.

Mais en route la fatigue des gars occasionne un contre ordre et nous ne couvrirons que 6 kms.

11 heures. Holsdorf. Une villa sera encore notre logement. Le soleil est maintenant de la fête et après avoir fait un brin de toilette, nous nous étendons comme des lézards sur la pelouse du jardinet.

13 heures 30. Dîner : bifteck, nouilles.

L'après-midi est une journée de sieste et de repos. Nous brunissons sous les ardents rayons du soleil qui tape dur aujourd'hui. Gare aux coups de soleil : poitrines, ventres, cuisses et dos rougissent à vue d'œil, tandis que le chef Boussin et son équipe de "ravito" courent la campagne afin de nous nourrir.

18 heures 30. Souper: bouillon, purée, café arrosé.

Pour finir d'oublier la fatigue, après le point fait par Pierrot, sous la conduite de Croucougnous galopant comme un endiablé, nous allons courir le lièvre dans les champs d'à côté. Nous voilà, traînant nos pas dans la rosée armés d'un respectable gourdin, et recherchant le lièvre qui se riait sous nos yeux voilà bientôt deux heures, mais que Pechbreil a fait s'enfuir peu de temps avant que l'on se mette en chasse. Notre course restera vaine et tout en retournant vers la bicoque l'on hurle dans la plaine des mots idiots ou dégueulasses pour que l'écho à son tour les répète. Cela nous amuse ce soir. C'est triste peut-être ou bien même troublant.

Mais cette douce folie passagère se dissipera quand nous sombrerons dans la paille pour cueillir le sommeil.

## Mercredi 9 mai.

Merveilleuse journée de repos complet.

Chacun quittera la plume selon ses goûts ou ses habitudes. Les plus fainéants plus tôt, les plus vaillants plus tard. Ce qui est évident car très compréhensible : peu de fatigue pour les premiers pendant les heures de marche, les deuxièmes ne peuvent en dire autant et réclament de ce fait plus d'heures pour récupérer.

10 heures 30. Pourtant la corvée de l'épluche des pommes de terre commence pour tous sans exception, et c'est le saut de lit forcé pour quelques retardataires.

13 heures. Menu : soupe, ragoût viande, café.

Et tandis que les plus vaillants toujours, se lézardent au soleil et font plage sur la pelouse d'une verdoyante campagne, Boussin, Bilette et le Petit courent au village voisin, distant de 3 kms, à la recherche toujours intéressante de jeunes fermières pour la joie de leur vue ou le plaisir de leur bagout ou bien d'après leurs dires, à la récupération d'une bectance toujours trouvée pour la gueule immense de l'équipe.

Pierrot et Jojo, de leur côté, se pressent à une ferme quelconque pour en ramener un sac de son, ce produit tant recommandé par les gourmets, préparé à la sauce "Tonton" nous fournira de merveilleux potages dont l'échantillon répand sur les lèvres des connaisseurs, une grimace de dégoût en même temps qu'un sourire moqueur par le minable cuisinier.

18 heures 30. Souper : soupe au son, purée pour varier.

"Point de la journée" par Pierrot.

Répétition du chant "Compagnons" qui met en voix la plupart de l'équipe continuant à hurler dans leurs pioles, assis sur leur couche et dégoisant à qui mieux mieux de vastes conneries.

21 heures 30. Mais le sommeil bientôt conquiert peu à peu l'esprit de tous les gars.

#### Jeudi 10 mai.

3 heures 50. Réveil.

5 heures pétantes. C'est le départ. Pour une fois nous partons à l'heure.

6 heures. Découverte d'un silo de pommes de terre dans un des champs que nous côtoyons. C'est une véritable ruée sur ce garde-manger où nous récoltons environ 200 kg de patates.

Décidément aujourd'hui, le ciel semble nous combler de bectance. Après les "kartoffeln" nous courons le lapin domestique à travers les groseilliers que nous piétinons. Mais nous avons dans cette entreprise beaucoup moins de chance car le lièvre, c'était un lièvre, peut nous apprendre à galoper. Avec lui s'envole le dîner que nous savourions d'avance.

6 heures 35. Scheidnitz. Peu après, la route devient admirable. Sur les bords du chemin, les arbres tout en fleurs jettent devant nos pas une note charmante. C'est bien le lieu rêvé pour faire une photo.

L'appareil par mégarde est enfoui dans un sac perdu sur la charrette.

7 heures. Jossen. "L'printemps, les fleurs, les p'tits oiseaux,...", tout cela nous met en voix et c'est en hurlant "Je suis le roi d'Espagne" que nous traversons la bourgade sous les yeux étonnés de tous les habitants. Ils courent aux fenêtres, s'empressent sur le trottoir, croyant voir défiler un régiment entier. Nous ne sommes que 25 chanteurs heureux d'approcher de l'Elbe.

10 heures. Casse-croûte.

10 heures 5. Elstern. Le fleuve coule devant nous. Le pont de bois, hélas! nous sera interdit.

Nous nous rangeons sur la place du village où d'autres Français et quelques étrangers encore attendent d'être acheminés sur Wittenberg. Les cuisiniers mettent des pommes de terre à cuire.

13 heures. Départ précipité sous l'escorte de soldats russes.

Les pommes de terre sont arrachées du feu en plein milieu de la cuisson.

Dans les haltes que nous faisons en cours de route, le ministre secrétaire d'équipe au ravitaillement, D2, débloque friandises et kirch.

La route devient éreintante sous un soleil de plomb. Le pas de la colonne est fatiguant par sa lenteur.

16 heures 11. Tout au lointain encore, nos regards impatients perçoivent le pont de Wittenberg.

17 heures. Après avoir déambulé dans les rues de la ville dont les ruines calcinées nous rappellent l'architecture d'un malheureux Berlin, nous stationnons devant la Kommandatur, face au pont que l'on admire.

Une longue file de compatriotes, d'Hollandais et d'Italiens s'y repose déjà.

Les tuyaux et les bobards circulent à toute pompe. Le passage, paraît-il, sera libre demain de 9 heures à 13 heures.

En attendant les pommes de terre remises sur le feu, l'on s'étend au soleil sur les bords de cet Elbe dont les eaux nous arrêtent et chantent sous nos pieds.

18 heures 45. A la grande surprise de tous, la longue file s'ébranle et les premiers éléments franchissent bientôt le pont.

L'on s'attelle aussitôt mais nous ne pouvons suivre la colonne car manquent dans l'équipe Pierrot et D2, occupés à la Kommandatur pour l'établissement des papiers nécessaires. Nous courons les prévenir que ces documents sont inutiles, ayant vu à l'instant même deux exemples sous nos yeux. Mais à leur retour nous sommes seuls sur la place et sans papiers. Nous doutons maintenant de franchir l'Elbe, ne pouvant plus profiter de la pagaïe régnante quand le gros du troupeau traversait. Pourtant une seule solution, tenter le tout pour le tout. Et toute l'équipe se lance à l'assaut de ce "Brùcke", brûlant le premier barrage de sentinelles russes avec force coups de chapeau et nombre de sourires amicaux, puis gravissant la côte d'un seul bond, avec la fougue de ces jeunes taureaux qu'excite le drap rouge, s'arrête enfin essoufflée, devant une malheureuse mitraillette pacifiquement portée en bandoulière mais dont la seule vue suffit à faire respecter l'ordre du trouffion : l'on ne passe pas sans attestation de la Kommandatur.

Nonchalamment, l'on redescend la route pour camper à nouveau devant les bureaux du lieutenant. Tous les gars de l'équipe acceptent cette malchance avec le sourire aux lèvres, à l'exception toutefois de Grand-Père qui, tel une mouche emmerdante qui bourdonne sous votre oreille, tempête sourdement et demeure colère.

Cette rage passagère s'affaiblira bientôt quand une lueur d'espoir, la seule qui nous reste pour ce soir, semble briller encore. L'officier est de service tard dans la soirée et a reparu au bureau.

Boussin se dépense sans compter. Il est vrai que les employés sont de charmantes jeunes filles dont les yeux pudiques sont engageants, peut-être.

18 heures 10. Loulou est revenu mais son papier, hélas! nous renvoie sur Bossdorf, situé plus au nord de Wittenberg mais toujours à l'est de l'Elbe. Quelques prisonniers, par bonheur, nous offrent une chance de passer ce soir ce sacré pont. Ils possèdent une liste de 59 noms, mais ne restent qu'une dizaine. Les autres ont fui au premier flot.

Nous prenons la suite de leurs charrettes.

Halte au premier barrage, pas bien méchante, l'on passe aussitôt.

La côte cette fois s'avale lentement. Chacun est incertain et silencieusement, craint que la sentinelle, par surprenant hasard, sache compter ce soir.

A-t-elle su lire le papier ? La signature et les gros tampons ont pu la décider.

18 heures 17. A cette heure pétante, l'Elbe est, par nous franchie.

18 heures 25. Passage de ses marais, ou moments héroïques de notre randonnée.

Sur la grève où la houle vient doucement mourir, l'on quitte ses souliers, l'on relève ses frocs, l'on s'attelle en riant au timon du chariot et tout en grimaçant, l'on jure contre l'eau pour sa température. Baignant dans cette baille qui vient jusqu'aux genoux, l'on pousse la voiture en dansant tant bien que mal, sur les cruels galets de son fond accidenté. L'on sautille en souffrant, plaignant les petits pieds qui se lavent à l'aise.

Nous vivons sur les routes un bien trop long calvaire.

Nous souffrons dans ces eaux un bien cruel martyr. A la fin de la traversée, longue environ de 300 mètres, Pierrot distribue un verre de kirch fort apprécié et que Cécelle déguste, sur le trône sans siège, en plein champ.

18 heures 40. A la grande satisfaction de tous, nous reprenons la bonne route, la route de bitume et de pavés que nous frappons de nos souliers.

19 heures. Ptatau, à deux kilomètres de Wittenberg où nous dénichons un hôtel pour y passer la nuit.

23 heures. Après avoir soupé de pommes de terre en robe de chambre, de pâtés et de viande, de sardines aussi, de biscottes et de beurre allongé d'un stock de miel, l'on s'étend à même sur le plancher.

Mais les 45 bornes couvertes dans la journée nous feront oublier aussitôt la dureté de ce primitif sommier.

#### Vendredi 11 mai.

7 heures 30. Des femmes allemandes venant nettoyer l'hôtel en si piteux état, pour le compte des Russes sans doute, nous réveillent par leur blague qui n'arrête pas.

13 heures 15. Sous le frais ombrage des arbres du jardin une table est dressée; 25 assiettes attendent leur convive; verres à pied, verres à liqueurs, tasses à café, bouquets de fleurs, rien ne manque. L'on s'assied sur des chaises.

Au menu : croquettes, purée mousseline, beignets, café, pousse-café.

En flottants noirs, vêtus d'une large veste blanche pendant jusqu'à mi-cuisse, la Gamme fait le service.

Tout au début du repas, avant que le premier coup de dent ait amputé la croquette, Marius offrira à son ami et notre chef Pierrot un bouquet de pensées portant dans leurs pétales toute la reconnaissance et les meilleurs souvenirs de la "Belle Equipe". Accolade émouvante.

En suivant, le Mouflet, à qui il manque une note gavroche, déposera dans les mains de D2 un semblable bouquet, et d'une voix ferme lui traduira tous les remerciements que réclament ses efforts, au nom de la "Belle Equipe".

A l'exemple de Pierrot, notre ministre secrétaire d'état au ravitaillement et estafette, se lèvera et par un petit "spich" improvisé ouvrira le banquet.

A la purée mousseline, les plus gros mangeurs calent. Demandez à Sagau.

Pourtant la gourmandise l'emporte tout de même et les beignets ne font qu'un pli.

Quoique tous ces plats aient été arrosés par du "Château la Pompe" dernier crû, au café, tout le monde se sent d'attaque et après le verre de cognac, de notre plus belle voix, nous entonnons en chœur "Le roi d'Espagne". "Les Compagnons" clôturent cette cérémonie qui enterre, en même temps que le passage de l'Elbe, notre partie de voyage.

15 heures 20. Tout aussitôt, l'on s'empare des rênes et en route pour quelques bornes.

La digestion nous pèse et le soleil nous chauffe. La route est bonne mais difficile. Le pas est lent, tantôt rapide, mais généralement flemmard.

19 heures 30. Radis, enfin nous rafraîchit. A ce terminus l'eau nous désaltère.

19 heures 55. Après 15 kms de parcours, nous échouons dans une baraque fort sympathique au milieu des pins.

22 heures. Etendus sur notre paillasse, pour digérer la purée de ce soir, nous allons chercher le sommeil que le poste à Croucougnous nous aidera à trouver par toute sa musique que nous diffuse Radio-Paris.

#### Samedi 12 mai.

A la campagne, sous les longs pins que la brise balance doucement, nous allons vivre aujourd'hui une journée de vacances.

Nous nous levons très tard car il est doux d'écouter au lit la musique de France. De ce fait le petit déjeuner se déguste un peu tard (13 heures 15). Son chocolat et ses tartines beurrées mettront toute l'équipe en joie.

14 heures 30. L'on dîne, les éternelles pommes de terre nous calerons l'estomac soit en soupe soit en purée. Chocolat au lait.

Dans le petit ruisseau qui serpente devant la baraque, ceux qui en auront le temps ce matin, iront faire trempette comme ces bons petits canards qui y pataugent tout plein d'exubérance.

Les plus cossards s'étendront à l'ombre et les plus frileux au soleil, sur leur couverture pour éviter que les fourmis ne les chatouillent.

Cette journée sera fructueuse pour l'équipe car l'éminent chef Boussin, du groupe "ravito", avec l'aide de Billette nous rapportera 12 kg de pain, 250 kg de pommes de terre et 5 kg de farine.

Dans cette bicoque de planches, qui nous semble encore ces lags que l'on a fui, vivent dans les pioles voisines une famille de "schleus" et quelques étrangers : Italiens et Tchèques ou Tchèques et Italiens, l'on ne sait trop. Les Allemandes gardent cet air supérieur qui les rend antipathiques. La Tchèque est plus sociable mais possède déjà la poitrine et les hanches d'une malheureuse tordue usée par le métier.

Boussin, cet insatiable coureur, Boussin préfère de beaucoup la petite "cordonnerine" ou les aguichantes demoiselles qui l'ont frôlé au bourg tout à l'heure. Sa langue était très sèche. Il n'a pas pu causer.

18 heures 30. L'on soupe de soupe bien sûr et purée évidemment. Café.

Pierrot fait le point de la journée et réclame des gars de moins vives discussions que celles qui troublèrent le silence de la forêt ce matin. Il est vrai que quelques forts en gueules essayaient de convaincre ses pacifiques interlocuteurs pour les amener à user contre les Allemands, nos bourreaux, de représailles sans exemples. Ces conversations, quoique légèrement bruyantes étaient pourtant bien loin de dégénérer en bagarre. Lecture du carnet de route. Chant de route.

Avant d'aller s'étendre sur la couvrante et pour nous préparer au concert que nous offrira tout à l'heure Radio Paris, Tonton et Diapason, nous interprètent "Mon village au clair de lune".

La séance se lève dans de nombreux applaudissements.

#### Dimanche 13 mai.

- 3 heures 50. Réveil.
- 4 heures 30. Déjeuner.
- 5 heures. Départ pour rejoindre aujourd'hui les Américains.
- 5 heures 50. Gràfehnainichen.
- 8 heures 20. Pendant la halte "pipi caca", devant le passage à niveau, prises de photo, chaque équipe à son chariot.
- 8 heures 45. Mubberg. Au haut de la côte, un Allemand en service nous arrête sous prétexte qu'on ne peut franchir le pont. Pierrot, D2 et Boussin vont se rendre compte par eux-mêmes. Le reste de la troupe s'installe pour casser la croûte. Mais nous devons repartir aussitôt. Au bas de la côte deux civils russes armés nous réclament le laissez-passer qu'a du nous dresser la Kommandatur de Wittenberg. Grâce à lui nous pouvons approcher ce second pont, cet autre obstacle.
- 9 heures 15. Nous voilà sur les bords de la Mulde. Mais nous ne pouvons passer encore car le commandant russe est absent.

Casse-croûte : pommes de terre, pain, beurre, sucre, saucisson.

L'on décharge les voitures que l'on ne peut faire suivre.

- 10 heures 50. Le sac sur le dos, la valise à la main, sans un seul geste d'adieu nous abandonnons le "schermann", la "file en douce", le "fondu" et la "Madeleine Bastille". S'éparpillant aussi dans le fossé, pardessus, pantalons, vestes, etc. que nous jetons fébrilement afin d'alléger notre barda.
  - 11 heures. Les "Amerloques" nous reçoivent. Ils sont 3. Un d'entre eux parle français.
- 11 heures 15. L'on s'installe dans les remorques tirées par un tracteur. Pendant que nous roulons nous hurlons notre joie à travers les chansons que l'on chante à tue-tête.
- 11 heures 35. Bitterfeld. Le camion nous dépose à un carrefour où des bagnoles américaines doivent venir nous prendre.

Nous courons à un bistrot où nous buvons enfin de la bière que nous ignorions depuis Berlin.

14 heures 30. Toujours pas de bagnoles. Après avoir mangé quelque peu (biscottes, sardines, jambon); le sac au dos nous reprenons la route sous un soleil de plomb. Avant de joindre le lag qui nous hébergera et nous ravitaillera nous avons 3 bornes à couvrir. Ce n'est pas de la tarte et c'est tout

ruisselant de sueur que nous atteignons le lag Marie dont quelques baraques ont appréciées les bombes incendiaires. Le Français, chef du camp nous donne une piole assez vaste pour que nous puissions loger les 25 ensemble.

Avant le nettoyage de la pièce l'on nous sert à la cantine une gamelle de sauce où la viande ne se pleure pas, et trois ou quatre pommes de terre. La bectance est appétissante et suffisamment abondante pour nous caler l'estomac.

18 heures. La chambrée est aménagée. Chacun de nous éreinté, après avoir pris une bonne douche, viendra s'étendre sur son "paddock".

20 heures. La bonne sauce est digérée et la fringale nous tenaille à nouveau.

Nous supplions le ministre secrétaire au ravitaillement qui se décide enfin à débloquer un peu de sucre et quelques biscuits secs et fort durs.

21 heures. Point de la journée par Pierrot qui nous rappelle brièvement son aventure de ce tantôt:

Au départ du carrefour étaient restés en plan sur le trottoir avec leur sac et 2 valoches, le Potard et D2. Au pont de chemin de fer Pierrot les attendait. Tous les trois ne pouvant poursuivre leur route, hélèrent une auto américaine qui les conduisit à la gare où un convoi était en partance. Les trouffions de service les obligèrent à le prendre malgré leurs récriminations. Le Potard et D2 réussirent à s'enfuir à travers les voies, mais Pierrot dut descendre en marche et laisser ses affaires personnelles et deux valises de ravito dans le wagon.

Mais il était tout heureux malgré tout puisqu'il se retrouvait ce soir au milieu de sa "Belle Equipe" qu'il s'est juré de ne jamais abandonner afin de la conduire au pays de France dont chacun rêve tous les jours.

#### Lundi 14 mai.

9 heures. En nous levant si tard aujourd'hui, nous entamons la troisième et dernière étape de notre voyage: "de la Mulde à Paris".

Plus d'étapes à pied, du moins nous l'espérons. Avec ce mode de locomotion long et fatigant, nous achevions notre 247ème kilomètre.

Désormais nous comptons sur les camions anglo-américains et sur les "zug" qui s'essoufflent encore sur le triage de Bitterfold pour gagner au plus tôt notre capitale, mais à quand le départ ???

En l'attendant, la vie de lag recommence. Boussin, ce matin est allé chercher au bureau les 25 cartes d'alimentation pour la semaine. Un changement pourtant: celles-ci sont gratuites. Plus de "lagfur" non plus et chose inestimable, point de travail. Une vie de rentier; nourris et logés à l'œil: voilà ce que nous sommes, voilà ce que nous demandions depuis bientôt deux ans et voilà ce qui pourtant ne nous satisfait pas. Ce si grand point d'acquis, chacun réclame l'autre, celui qui comblera, à tout jamais bien sûr, le souhait merveilleux que sans cesse on formule: rentrer, revoir chez soi, embrasser sa famille, recommencer à vivre sur notre sol de France. Mais quand quitterons-nous ces baraques de planches?

13 heures. Nous allons à la soupe : sauce viande, pommes de terre, 500 gr de pain.

L'emploi du temps de l'après-midi sera des plus calmes, des plus simples : bains de soleil, jeux de cartes, lecture, sieste, etc.

Après le repas du soir, où une légère discussion s'éleva, motivée par la ration de pain que D2 nous débloque. "Point du jour" par Pierrot.

Puis, étendus devant la cabane, nous jouons "aux portraits" en attendant la nuit.

21 heures 30. Une heureuse remarque : le jour a fui mais comme le décréta le gouvernement militaire du coin, l'on ne camoufle plus ; et nous pouvons revoir enfin de grandes nappes de lumière inonder à nouveau les abords immédiats des baraques. Cela nous change un peu; la guerre est bien finie.

#### Mardi 15 mai.

L'on flemmarde au "paddok".

9 heures 15. Déjeuner : pain, lard, saucisson, café, sucre.

Comme il a été demandé hier par Pierrot, Vairon et D2 se mettent au travail afin de décorer la piole. L'entrain manque dès le début et c'est après un bon nombre de débats que Pierrot parvient à décider les artistes de la troupe. Il doit lui même se dévouer pour réunir panneaux et tous les attirails nécessaires à la réalisation de ce dessein. Ça ronchonne quelque peu (voir Tonton) mais enfin l'on se décide.

12 heures 30. La queue à la cantine. On nous y servira des choux et des pommes de terre, bien plus mangeables gu'à la Siegfriedstrasse 27.

L'après-midi se copiera sur celle de la veille : bains de soleil, jeux de cartes, sieste, etc.

Les décorateurs se dépensent : Vairon a fini son tableau qu'une photo nous rappellera plus tard.

Celui de D2, plus grand et plus difficile s'ébauche à grands pas, sous les yeux émerveillés des badauds de la troupe qui applaudissent maintenant cette idée tant discutée le matin même. Mais alors que D2 ne

sent peser sur son œuvre que des regards d'envie (Sagau s'en veut de posséder des doigts trop lourds pour exécuter de si délicats travaux) il pleut sur Vairon une averse de félicitations.

19 heures. Souper : soupe au seigle, mighetti rallongée de pommes de terre récupérées le midi à la cantine, pain, lard, beurre et sucre.

Aussitôt le repas bâclé, les "Don Juan" de l'équipe, malheureux "guincheurs" villageois, exhibant sur leurs épaules de larges foulards aux couleurs criardes, mis sur leur "trente et un" de semaine -faute de mieux- se rendent le cœur en fête à un bal voisin pour y dénicher quelque "bergeronnette" qu'ils voient déjà se pâmer dans leurs bras.

En attendant leur retour, les plus sérieux joueront "aux portraits", et à "l'histoire des papiers", fou rire.

22 heures 15. La conférence de Pech sur son métier de tourneur, ne pourra être dite pour diverses raisons. Toujours en l'absence des "tombeurs" à l'essai, Pierrot fait le "point du jour". Une nouvelle fois encore il invite les gueulards du groupe à ne pas s'engager dans d'orageuses discussions, et accuse le reporter Mimile d'être leur "allume-feu", ce qui chagrine fortement ce dernier. Mais devant l'air vexé que Mimile a su prendre, les auditeurs sont d'accord pour applaudir l'œuvre pitoyable qu'il nous sert tous les jours, mais qu'eux considèrent comme le souvenir vivant de notre épopée grandiose.

Quelques instants plus tard, devant son impossibilité à nous lire la journée de lundi qu'il n'a pas encore écrite, les oreilles meurtries du pauvre reporter enregistrent, pour leur martyr, les "huées" de l'auditoire.

Grandeur et décadence !!!

Depuis trois semaines que nous répétons "Compagnons" nous ne réussissons pas ce soir encore à le chanter passablement. Le portrait du sieur Boussin clôturera cette soirée (la douleur).

#### Mercredi 16 mai.

9 heures. De leur "paddok", les racoleurs de la veille rentrés à 5 heures ce matin (la police américaine les obligea à passer le temps du couvre-feu dans la salle de bal) nous content leurs histoires amoureuses. Ils ont beaucoup dansé des valses et des tangos, des marches et des rumbas, un peu de "swing" peut-être? Certains ont même tombé, par leur bagout ou bien leur "sex-appeal" -ce qui serait plutôt surprenant- la môme qu'ils espéraient. Tel est le cas de Tony le Zazou qui a trouvé enfin dans cette Allemagne où s'épanouissent à loisir les vices charnels de la gent féminine, la petite française toute timide encore malgré ses 21 piges, vierge de cœur et pucelle d'ailleurs. Il la trouve à son goût : très peu de maquillage, si ce n'est trop de rouge aux lèvres, la poitrine un peu flasque et les hanches un peu rondes. Elle est sérieuse la gamine, ce n'est pas pour ce soir car son ami régulier l'accompagne. Tony garde toujours un espoir dans son cœur. La Gamme et puis Sagau sont plus sages, qu'ils disent. Ils n'ont fait que guincher sans arrière pensée. Latrique ne sait pas enlacer une femme. Il dormit sur la chaise car il ignore la musique.

#### 6 lignes censurées.

12 heures 45. L'heure de la soupe est venue. C'est une gamelle d'épinards, d'oignons et de petits pois qui nous fileront peut-être la "courante". On dévore quand même.

Tandis que la plupart de l'équipe ne demande ce tantôt que les passe-temps monotones du lag, les clochards vont en ville à la recherche des mégots "yankee". Jojo en est encore, malgré l'affront de la veille qu'il n'a pas digéré. Mais que ne ferait-on pas pour fumer ?

Quelques instants avant de souper, vers 19 heures toute l'équipe sera photographiée autour du splendide panneau que D2 termina ce tantôt. Ce tableau entièrement exécuté au crayon est une rétrospective de notre voyage de retour. D'ailleurs sa photo vous le reproduira.

Un peu de "rab" de soupe de midi, la soupe de la maison, du pain, du beurre et du miel seront notre bectance de ce soir.

Tout en attendant la nuit, jeux de société. Il y a de l'orage dans l'air, on lutte sur les plumards, on vide Cécelle par la fenêtre.

Puis Pierrot tire des photos dans la pièce, vachement éclairée par une installation électrique Bobosse, sous le fronton exécuté par Vairon.

Mais le sort nous semble contraire, l'appareil marche ou ne marche pas, la pellicule est cassée ou ne tourne pas ; enfin l'on pose, on sourit puis on s'esclaffe, l'on rigole, l'on bouge et la pose ne finit pas. Deuxième essai qui demeure aussi incertain que le premier.

Pour le troisième ça ronchonne dans la galerie et Pierrot, l'opérateur boucle tout. Point du jour.

L'on pousse "Compagnons", qu'après reprises l'on sort potablement.

23 heures. Nous nous couchons. Mais la fatigue ne nous pèse pas lourd et l'on chahute dans l'obscurité, ce qui est loin d'enchanter D2 qui est prêt à aller chercher la tranquillité au dehors.

23 heures 30. Peu à peu le silence se fait dans la piole; chacun sombre dans le sommeil, tandis que Croucougnous, agenouillé devant la fenêtre, nous fait le reportage d'une nuit d'amour qu'il entrevoit sur le gazon d'en face.

#### Jeudi 17 mai.

9 heures 30. Petit déjeuner : pain, beurre, café, sucre.

Jusqu'à 12 heures 30 nous écoutons l'intéressante et instructive conférence de Pech sur le tour et le métier de tourneur, conférence qui nous révèle en même temps les profondes connaissances du conférencier dans ce genre de sport. A la fin de son cours il recevra les chaleureuses félicitations de l'auditoire qui lui sont justement méritées.

12 heures 45. L'on dîne d'une soupe aux poireaux et de pommes de terre.

Si la bectance est heureusement mangeable c'est loin d'être ce que nous nous figurions recevoir des "Amerloques". D'un autre côté les prisonniers français regorgent paraît-il de boites de conserves. Pourquoi cette différence ?

Après-midi semblable aux autres. L'on ne peut guère varier notre emploi du temps. De la belote on passe au bridge, de la lecture aux rêveries et de la sieste au roupillon.

Personne n'est de sortie aujourd'hui.

19 heures. "Roggen suppe", pain, beurre, lard, sucre, café.

Puis éternel recommencement des jeux de société.

22 heures 30. La soirée a l'air calme, mais dès que chacun s'étend sur son lit et que l'on éteint la lumière, les bavardages s'amplifient.

Si eux ne nous dérangent pas, ceux de la piole voisine nous gênent. Le comble du culot veut que nous leur intimions l'ordre de se taire. Sous la direction de Delmas, réponses provocantes et sur le conseil de l'un d'entre nous, préparation à l'attaque.

Polo coupe le jus dans la baraque. Par les fenêtres et par la porte envahissement de la carrée adverse où les locataires tout surpris, sont virés sans ménagement.

Quand nous nous recouchons, il nous manque cette tranquillité qui nous aide à cueillir le sommeil en paix. Nous craignons la contre-attaque, qui ne se fera pas, et c'est las d'attendre que nous nous endormirons bientôt.

#### Vendredi 18 mai.

10 heures. Après le petit déjeuner habituel, Croucougnous nous confère sur son métier. Il est regrettable qu'en ces temps de restrictions il n'ait pu nous faire apprécier ses brioches ou ses tartes en nature. Mais seules ses appétissantes explications suffisent pour nous faire lécher les "babouines". A la fin de l'étude chacun regrettera de ne pouvoir être aujourd'hui boulanger-pâtissier car en guise d'éclairs au chocolat ou de "babas" au rhum, nous nous contenterons pour calmer notre appétit doublement excité, d'une minable soupe trop liquide où se battent en duel quelques petits pois qui n'ont pas eu le temps de cuire.

Enfin félicitons Croucougnous qui, s'il n'a pu nous caler l'estomac, a su nous faire apprécier par sa seule parole toutes les saveurs oubliées de ces trop rares friandises.

Cet après-midi verra se dérouler une partie de pétanque acharnée entre les nordistes de l'équipe (Croucougnous - la Gamme) et les méridionaux (Pipiou - Sagau).

Les premiers ont défié, les seconds ont vaincu. Une nouvelle fois encore, là comme ailleurs, le Midi prouvera son écrasante supériorité que la fierté parisienne ne daigne pas reconnaître.

Notre modestie n'a d'égal que leur orqueil.

C'est ce tantôt que nous apercevons pour la première fois, les Allemands travailler dans notre camp. Ceux-ci, pris en faute dans l'enceinte du lag, sous l'autorité de deux ou trois Français armés d'inoffensifs gourdins procèdent au nettoyage des baraques, au vidage des poubelles, les femmes même au reprisage des chaussettes. L'heure de corvée terminée, le salut au drapeau est obligatoire. Au garde à vous au pied du mât, la tête découverte, le "schleu" fixera sans bouger pendant une minute nos trois couleurs flottant bien haut dans le ciel d'Allemagne.

19 heures. "Roggen suppe", pain, lard, beurre, sucre candi, café.

Pour nous dégourdir les muscles nous jouerons une partie de "barres", tâterons au "jeu du béret" essaierons le "jeu de l'ours"; tout cela devant un impressionnant public cosmopolite que l'on amuse follement.

Quelques portraits.

Le point du jour. Lecture du carnet de route. Le chant "Compagnons" et là-dessus la journée se termine.

Ce soir très calmement la "Belle Equipe" s'endort.

#### Samedi 19 mai.

10 heures. Petit déjeuner : pain, beurre, café, sucre. Il n'est toujours pas question de départ. Jusqu'à quelle date moisirons-nous à Bitterfeld ? Il nous tarderait maintenant de reprendre la route à pied, s'il le fallait. Nous avons hâte de rentrer.

C'est de quoi Pierrot et D2 s'occuperont ce matin. Ils iront se tuyauter en ville pendant que Bobosse instruira le reste de l'équipe sur l'électricité et l'éclairage domestique.

Son attrayante leçon intéresse bon nombre d'"écoliers" désireux de savoir remplacer chez lui un fusible fondu, de pouvoir exécuter en un mot, les élémentaires travaux que pourrait réclamer une malheureuse panne ou un urgent besoin.

12 heures 30. Pierrot et D2 ne sont toujours pas revenus.

Nous nous dirigeons vers la cantine qui nous servira ce midi deux cuillères de petits pois et trois ou quatre pommes de terre.

Nous la sautons autant qu'à Hermannstrasse.

14 heures. Pierrot et D2, si impatiemment attendus se présentent enfin.

Le fonctionnaire du gouvernement militaire, chargé de notre rapatriement, demeure amorphe dans son fauteuil. C'est un incapable qui laisse faire le temps. Aucune lueur d'espoir ne luit encore de ce côté.

Heureusement il n'en est pas de même à la gare de Bitterfeld d'où, à partir de mardi prochain, un horaire régulier verra s'acheminer sur Halle des trains que nous ne pourrons prendre qu'avec une autorisation spéciale que délivrera le bureau militaire du patelin.

Peut-être que mercredi ????

L'après-midi ne contient pas de faits saillants. C'est celle de tous les jours.

19 heures. Une mention spéciale pour Tonton qui nous sert à souper une délicieuse sauce de haricots. Il est dommage que la quantité soit si restreinte. Le pain, le beurre et le miel nous calerons un autre coin et le café noiera le tout.

Il n'y aura pas ce soir de partie de "barres" car la majorité de l'équipe alléchée par les dernières aventures de "X"... se rendra plein d'entrain au bal du lag "Hermine".

Les préparatifs de départ sont méticuleux. Il faut être parfait dans sa tenue car c'est un bal de belle société, comme l'a qualifié Tony le Zazou. Personne n'oublie son foulard; c'est ce qui plaît le plus aux femmes. Le pauvre Latrique pourtant n'en possède pas. Mais en échange il portera en bandoulière le bidon de café pour la nuit et même trimbalera dans ses poches, quelque longueur de papier-cul pour le bonheur de ses copains. Sa démarche pour cela n'en parait pas moins fière.

Ceux qui seront restés, après avoir écouté le point du jour et chanté "Compagnons", gentiment se paddoqueront.

#### Dimanche 20 mai.

Pentecôte!!!

9 heures 30. Petit déjeuner : pain, beurre, café, sucre.

S'il manque ce matin la petite conférence habituelle, la blague de l'équipe se gobergera des histoires interminables de nos danseurs. Pech et Labricole, tour à tour, furent les reporters assidus de ce bal distingué. Ils en griffonnèrent des pages, le premier jusqu'à ce que l'entrain l'eut gagné en entier, le second jusqu'à ce que le sommeil l'eut enfin possédé. Il y en aurait bien trop à dire, si nous devions les écouter.

13 gars de la Belle Equipe étaient donc descendus au bal du lag "Hermine" afin d'y dénicher cette belle amoureuse qui apaiserait leur désir sans trop de difficulté.

#### 3 lignes censurées.

Certains trouvèrent leur plaisir parmi des jeux inoffensifs. La Gamme se sentit le besoin de pousser le "chant du Gardian" dont les notes allèrent se perdre au milieu des rires et des gémissements. Puis Tony le Zazou, par une exhibition loufoque de "swing", fournit l'intermède extravagant que réclamait un public trop ridicule. Certains enfin n'apprécièrent que la danse : Latrique même tangota quelques marches et valsa quelques rumbas. Pech dormant sur ses guibolles, perdit sa cavalière dans une simple marche. Les derniers enfin s'embêtèrent (pour demeurer poli). Dès minuit Sagau ronflait sur la table. Peu après Billette l'imita. Ils oublièrent ainsi la fringale qui malmenait leur estomac. Plus chanceux, la Gamme et Tony allèrent se la caler chez leurs chères élues à la fin de cette mascarade.

Ce soir c'est la cantine de notre lag qui deviendra le lieu d'aussi viles réjouissances.

15 heures. En attendant son heure, allons pêcher les forces nécessaires dans la soupe de nouilles que nous buvons à contrecœur. Comme rab, une louche de pois bien pâteux qui nous écœure dès les premières bouchées. Quand donc finira ce régime!

Pour nous consoler, si l'on peut dire, nous apercevrons ce tantôt, se promenant bon gré, mal gré dans les allées du camp deux "schleus" d'âge mûr transformés en homme sandwichs, les mains liées, tenus en laisse par un Français. La rage au cœur ils circulent en exhibant, placardé sur leur dos, le programme de la soirée. Leur réclame terminée, ils salueront le drapeau.

19 heures. A ce souper, nous fêterons Pentecôte. Menu : soupe, pain, pâté, saucisson, fromage et pour dessert les tartes "Croucougnous", puisqu'elles sont, avec nos moyens de fortune, une spécialité qu'il a cuite ce jour et qui n'en garde pas moins une saveur délicieuse qui laisse sur votre langue un goût alléchant de "revenez-y".

Manquent à notre table Magnat et Pipiou qui ont sûrement dû, par cette belle journée de printemps, s'oublier sous les ombrages frais des frondaisons forestières.

Puis avant que nos infatigables "bringueurs" aillent retrouver à la cantine la musique étouffée d'un pick-up enroué, Pierrot fait le point du jour. L'on pousse "Compagnons" et ceux qui préfèrent la tranquillité de la piole au charivari de nos bals, s'adonnent aux jeux de cartes ou recherchent le repos du plumard.

Pourtant, presque toute l'équipe ira jusqu'à la cantine jeter un coup d'œil sur les poulettes qui la souillent. Il faudrait être un écrivain émérite ou avoir une autre plume que la mienne pour arriver à dépeindre toute l'odieuse tenue de ces "tordues" en vadrouille, ou pour dévisager toute l'anatomie repoussante de ces "morues" en chasse.

Beaucoup s'y sont néanmoins oubliés. Non pas pour y apprendre les pas élémentaires de danse (la plupart les ignore et ceux qui les soupçonnent dans la cohue des chatouilles et des bécots ne peuvent en assurer leur simple exécution), mais pour entrevoir et ouïr les intermèdes qu'on leur promet.

## Lundi 21 mai.

Minuit 30. Les bridgeurs jouent très tard dans la piole. Les fêteurs attendent les intermèdes qui commencent: Tony le Zazou en mimant le pêcheur qui déjeuna de "kohlorabis". Il mime aussi "le titi parisien" marchand de cravates et l'idiot zazou de Paris ce qu'il réussit parfaitement en amusant toute la galerie fatiguée pour un temps de la danse. La Gamme séduira son public par sa voix chaude et harmonieuse qui s'épanouit pleinement dans "Paquita", "Ce soir on danse à Mexico", "Le chant du gardian", "En vélo", etc.

Un "argoteur" cent pour cent finira d'intéresser la foule avec son incompréhensible parler. Dès lors l'entr'acte a assez duré. Mais nous devons écouter encore de malheureux chanteurs dont la voix éraillée endormira le peuple. Pourquoi Pipiou, à ce moment, monta-t-il sur l'estrade ? Tout le monde sommeillait. Pourquoi Boussin nous conseilla-t-il de chanter "Compagnons" devant un aussi triste auditoire ? L'on s'aperçut enfin qu'il fallait à nouveau de la musique mais personne n'entendit les notes du premier disque. Pour réveiller les danseurs, le "pick-up" entonna un air plus endiablé. Et le "B..." recommença.

- 2 heures. Ce qui devait arriver, arriva. La galanterie française se manifesta chez X. et Z. qui, très généreux, offrirent à leur dulcinée la moitié de leur couche. C'est ainsi qu'il coucha cette nuit, dans la carrée, deux femmes et une jeune fille. X. a la plus belle et la plus mûre (55 berges).
- Z. la plus mettable. X. a droit à la plus tendre (17 piges) mais sur son refus elle "pioncera" seule dans le lit de Thibault car celui-ci a préféré le plumard de Croucougnous qui tiendra cette nuit, compagnie à Cécelle

L'on dormira mal cette nuit, non pas faute des "greluches" mais parce que tous ont la courante. Plus d'un galopera aux "W.C." aujourd'hui.

7 heures 30. La chambrée s'éveille. Très à leur aise, les gonzesses s'étirent enchantées de leur nuit. Il n'en est pas de même pour X. qui va, en marmottant (après qui ? je ne sais) raccompagner mère et fille dans leur repaire. X. en le suivant nous débarrassera du troisième des "Stûck".

Jusqu'à 11 heures 30 nous nous rendormirons.

Après la toilette, nous nous dirigeons vers la cuisine où nous dînerons d'une soupe de pois.

Ce tantôt, point de bains de soleil car le temps est pluvieux. Nous passons la journée dans la piole.

19 heures. Nous soupons : soupe à l'oignon, pain, beurre et miel. C'est le lundi de Pentecôte.

## 2 lignes censurées.

Point du jour. Lecture du carnet. Portraits et jeux de cartes nous distrairons un moment, jusqu'à ce que le marchand de sable soit passé parmi nous.

#### Mardi 22 mai.

Ce matin, D2, Pierrot et Boussin s'en vont en ville voir s'il n'y aurait pas possibilité d'emprunter les trains réguliers mis en service depuis hier, pour se rendre à Halle.

Sagau, le Mouflet et Magnat les accompagnent. Ils forment ce matin l'équipe du ravito qui se débrouillera pour garnir notre garde-manger, quasi vide. Nous déjeunerons ce matin de pain sec.

12 heures 30. Cantine : pommes de terre, choucroute, un pain à trois.

Les démarcheurs reviennent et enlèvent le peu d'espoir que nous pouvions toujours garder. L'on doit se résigner à attendre et le temps semble bien long.

Les ravitailleurs nous ont ramené des oignons et du sel.

Tony d'un autre côté, a lié relation avec un gars de la cuisine à qui il donne ce tantôt, sa première leçon de danse, tandis que la Gamme et son harmonium lui fournira la musique. Ce cuisinier le paiera en nature et déjà, à midi, il lui passa du pain et une belle musette de pommes de terre qui nous a fait la bonne purée de ce soir.

Après le souper nous discutons vedette et cinéma.

Puis pendant que certains joueront aux cartes, le Nord et le Midi s'affronteront aux dames sur le damier que Bobosse a construit ce tantôt.

Enfin le Nord a pu vaincre et le parisien Jojo vengera les pétanqueurs d'hier en déculottant comme il se devait l'Hendayais Mimile.

Après avoir écouté les peu intéressantes nouvelles radiophoniques que nous apporte Delmas, Pierrot fait le point du jour.

Nous chanterons "Compagnons" bien mollement car la moitié dort déjà et, tout aussitôt, le restant de l'équipe les imitera.

#### Mercredi 23 mai.

- 10 heures. Après le déjeuner composé de pain sec et de café sans sucre, D2 nous fait un cours d'anglais. Cours difficile pour nous mais où chacun fait de son mieux et se décroche la mâchoire pour prononcer ces sacrés mots.
- 12 heures 30. Boussin revient de la Kommandatur américaine et nous répète ce que Pierrot nous a appris la veille.
  - 12 heures 45. Dîner : sauce, pommes de terre.

Pendant que nous dînons, Marius et Tonton viennent nous rendre compte de leur mission. Tout ce matin, quatre heures de rang, ils ont reluqué le train que l'on désire prendre. Mais il est impossible de l'occuper en fraude.

Cet après-midi, jeux d'intérieur car la pluie tinte sur les vitres (bridge, belote, dames).

19 heures. On soupe : purée (grâce à Tony), pain, café saccharine.

Pendant que nous jouons aux cartes en attendant l'heure tardive de notre coucher, le délégué du camp passe dans notre piole voir si nous ne logerions pas par hasard quelques anciens prisonniers politiques. Ces derniers devront se faire inscrire demain matin car un convoi de 150 bonhommes quitte le camp demain. Notre veine veut hélas l que ce ne soit pas le nôtre. Le délégué toutefois laisse percer l'espoir qu'un second convoi de 450 types suivra aussitôt, à un ou deux jours d'intervalle.

Après le point du jour, il faut nous entendre pousser "Compagnons", ce chant miaulé si doucement la veille, ce chant que l'on hurle ce soir à perdre haleine.

Et ce départ si proche, cet énervement que l'on maîtrise à peine malgré l'incertitude qui demeure, cela seul suffit pour nous faire entonner en chœur "le roi d'Espagne" où nous nous égosillons sans mesure. Rien ne nous tient plus.

22 heures 30. Epuisés, à peu près tous, nous nous couchons. Seuls les bridgeurs continueront leur partie acharnée un peu tard dans la nuit.

## Jeudi 24 mai.

9 heures. Le bruit des camions réveille la plupart d'entre nous, mais puisque ce n'est pas les nôtres, nous ruminons notre malchance dans le plumard.

9 heures 10. Grand-père qui n'a pu résister au désir de voir les lieux d'embarquement, de retour dans la carrée, annonce que le délégué rage de ne pouvoir réunir 150 gars pour le départ.

Une chance pour nous, malgré que nous ne soyons pas déportés politiques. Boussin saute du lit, enfile une simple veste et court voir le déléqué.

Son entrée dans la piole quand il s'écrie : "on embarque" jette sur tous les gars le stimulant formidable que réclame un si prompt départ et que chacun retenait avec peine au fin fond de lui-même.

Il est 9 heures 40.

A 9 heures 55, nous sommes tous installés dans les camions qui démarreront à 10 heures pétantes.

L'on file et le vent qui cingle notre visage frigorifié se faufile jusque sur notre poitrine en chair de poule : nous sommes à moitié habillés.

- 10 heures 30. Delitzsch. Nous voilà parqués dans la cour d'un bâtiment qu'occupent d'autres Français; beaucoup de prisonniers qui attendent les avions pour leur retour. 350 civils prendront le train à midi, et nous les suivrons paraît-il. Dès lors nous délirons de joie, sans pouvoir rester en place.
- 11 heures. Le grenier du bâtiment sur le plancher duquel jonchent des lits de paille. C'est là que nous recevrons le "ravito" pour le voyage (27 pains, 1 saucisson, 1 kg de beurre pour l'équipe).
- 12 heures. Dîner : nouilles et pommes de terre en salade. Tout cela est mélangé en un seul plat et comme beaucoup d'entre nous sont démunis de gamelle, nous formons un circuit fermé, tournant sans cesse autour du plat où chacun puise, à son passage, sa cuillerée de "bouillabaisse". Cette façon originale de manger en famille, nous goberge et nous amuse.
- 13 heures 55. Après une marche de 10 minutes, avec le sac sur le dos, nous entrons dans l'enceinte de la gare. Le train, ce train que nous espérons depuis notre départ de Berlin, est là, devant nous et, s'il ne nous tend pas les bras, il nous ouvre du moins ses portières. Notre merveilleuse étoile qui n'a cessé de nous sourire tout au long de la route nous compartimentera, seuls, dans la moitié d'un wagon. L'on s'y installe comme des rois.
- 14 heures 35. Après le contrôle des papiers et quelques incidents créés par des voyageurs irréguliers, le train s'ébranle.
  - 16 heures. Eilemburg, où nous attendons d'autres gars pour compléter le convoi.
- 19 heures. Il est temps, je crois, de les attendre et le "zug" refoule jusqu'à Delitzsch, ce qui ne tarde pas d'éveiller toute une montagne de discussions et tout un tas de suppositions sur notre curieux voyage.
- 21 heures. A nouveau, nous quittons Delitzsch, nous dirigeant sur Liepzig où une nouvelle machine nous remorquera.

Alors que le duo "La Gamme - Diapason" nous berce de ses chansons douces et agréables, l'équipe s'endort peu à peu, mal à l'aise sur les banquettes.

## Vendredi 25 mai.

5 heures. Le réveil est pénible car nous sommes tous plus ou moins courbaturés.

5 heures 30. Naumburg, où nous changeons encore de loco. Peu avant de s'y garer nous croisons un camp de prisonniers allemands. Ils roupillent tant bien que mal sur le sol détrempé par la pluie récente, n'ayant pour tout confort qu'une triste couverture sur la peau et pour toute baraque que la nature ellemême, avec un ciel tout nuageux et menaçant pour plafond. Ils ont bien triste mine, celle qui leur convient.

Pendant notre halte les civils "schleus" accourent sur le quai, espérant emprunter notre convoi et gagner ainsi Francfurt sur le Main qui semble être le terminus provisoire de notre voyage. Mais les sentinelles alliées qui nous escortent, s'opposent à ce sans gêne. Exception sera faite cependant pour une jeune fille qui devra, l'on s'en doute, acquitter son parcours en chair et en os, si l'on peut dire. Elle est seule pour le moment, dans le fourgon à bagages.

7 heures. Nous repartons. Le paysage que l'on détaille est maintenant des plus sympathiques. C'est ce que nous voyons, je crois, de plus beau en Allemagne.

- 9 heures 15. Weimar.
- 9 heures 40. En route pour Erfurt que l'on atteint à 10 heures 30.
- 11 heures 05. Nouveau départ après que Croucougnous et Marius aient vidé du tender des "schleus" qui tentaient de s'y camoufler.
- La vitesse est lente car le pays est de coteaux. Les montées sont difficiles et si les descentes sont plus rapides, les arrêts sont nombreux.
- 12 heures 15. Gotha, à demi calcinée. Une populace est sur le quai comptant prendre place dans nos voitures. L'Américain de service à la gare se chargera de les faire déguerpir.
  - 12 heures 40. Nous roulons sur Bebra que nous apercevons à 15 heures 10.

Pendant le voyage les esprits sont joyeux ou fatigués, certains gars sommeillent sur leur siège de bois, d'autres chantonnent au son de l'harmonica que caresse la Gamme.

Sur le triage de Bebra, les soldats belges nous reçoivent. Ils portent l'uniforme anglais avec, sur leur bras droit, leur drapeau. L'arrêt nous semble-t-il sera long. On se promène sur les voies, on visite les autorails allemands, on passe le temps comme on peut.

Nous avons mal dormi la nuit dernière mais la fatigue ne nous tue pas, loin de là, puisque les discussions qui s'élèvent sur tout et sur rien, sont bougrement orageuses. Particulièrement celle qui met aux prises Bobosse et le reporter et qui dégénère en bagarre. En petite bagarre, heureusement, dont le tort de la dispute revient à qui ??? Je n'écrierai pas mon avis personnel que l'on dirait sans impartialité, mais l'insulte dont se pique Bobosse et que lui renvoya d'une manière franche et directe le reporter, fut adressée d'abord à ce dernier sous un déguisement plus ou moins volontaire, en lui faisant interpréter dans ses dires des points de vues plus idiots que le dernier des crétins.

J'arrêterai ici ce paragraphe malheureux et ridicule.

16 heures 35. Départ de Bebra.

Hersfeld. Une heure d'arrêt, pendant lequel les clochards piquent les "clop's" tandis que certains chinent aux troufions un peu de ce "chewing-gum" qu'ils mastiquent.

Dans le compartiment vaste que nous occupons, la tranquillité règne à nouveau et l'humeur mauvaise que la petite échauffourée avait fait naître se dissipe au son des notes joyeuses que l'on fredonne pendant que roule le convoi.

18 heures 45. Hunfeld : 20 minutes de stationnement qui permettent aux plus débrouillards de l'équipe (Magnat, Croucougnous, Sagau) de nous procurer 13 ou 14 bouteilles de jus de fruit, perdues dans un wagon que pille à l'instant la troupe grandissante des soûlards du convoi.

20 heures 20. Fulda. Il est inutile que j'insiste sur l'état pitoyable et inimaginable de cette gare et de son triage. Cette destruction inouïe prouvent à nos regards ébahis tout le savoir faire et toute la justesse de tir des bombardiers anglo-américains.

C'est ici à Fulda que nous connaîtrons enfin la véritable organisation américaine. Rappelons nous que de 21 heures à 23 heures, soit en deux heures de temps, nous avons quitté le triage en laissant notre convoi et nos affaires sous la garde vigilante des sentinelles alliées ; que nous nous sommes rendus dans des bâtiments minables mais suffisamment confortables pour ce que nous venons y faire, situés à 10 minutes de marche ; que nous y passâmes à la désinfection d'autant plus rapide et radicale qu'elle fut exécutée au "fusil-mitrailleur", si je peux dire, et que la poudre ne fut pas pleurée ; que nous nous y sommes lavés ; que nous avons savouré une soupe de haricots, de viande et de pommes de terre, une tartine de pain sec que nous pouvions tremper dans un gobelet de café sucré; que nous eûmes aussi du rabiot ; que nous réembarquâmes enfin dans nos compartiments où nous attendait le ravito pour la route du lendemain (9 pains, 9 boites camembert, 1 boite de viande) et ceci pour la bagatelle de 394 personnes. La rapidité de l'exécution, si elle fut bien américaine, ne manque pas de nous éblouir.

Dans cet épisode comme ailleurs, seul son wagon porte des inscriptions que le monde admire ou n'ose regarder, "La Belle Equipe" devait se distinguer à sa façon. Nous nous rendîmes au centre de ravitaillement en hurlant "le roi d'Espagne", ce qui nous faisait marcher au pas et ce qui obligeait d'ailleurs l'escorte américaine d'en faire autant. Ceci leur plût tellement qu'ils nous réclamèrent parait-il au retour.

A partir de 23 heures nous moisissons sur les voies de Fulda. Un convoi russe remontant vers l'Est nous croise bientôt.

#### Samedi 26 mai.

Des feux de camps autour desquels se groupent les Amerloques, brûlent tout le long du convoi. Nous faisons une provision de bougies en les puisant dans un wagon tout proche éventré.

1 heure 50. Nul de nous ne dort encore et un nouveau convoi, français celui-là, nous rejoint en ce lieu, beaucoup d'entre nous y rencontrent des copains qui viennent eux de Dessau. Les discussions joyeuses succèdent aux explosions de surprise.

3 heures 50. Après quelques 2 heures de manœuvres sur ce triage bouleversé nous semblons prendre la route. Dans le wagon, un grand silence. "La belle Equipe" dort en paix.

6 heures 50. Déjeuner : pain, beurre, camembert.

Nous sommes tout d'abord vaseux mais la halte d'une heure à Gehnhausen permet de faire notre toilette et de nous dégourdir un peu. Puis nous roulons encore.

9 heures 30. Francfurt sur le Main.

Jusqu'à 16 heures l'on parait oubliés ; les heures semblent interminables. Nous goûtons les oignons, les radis et les salades des jardins d'alentour. Nous tirons des photos devant notre wagon. Certains prennent un bain de lumière sous les tièdes rayons d'un soleil qui joue à cache-cache.

16 heures. Manœuvre de notre rame que l'on arrête le long d'une cour pavée où des camions doivent venir nous prendre.

Bientôt huit autos se rangent tout à côté, mais devant leur nombre insuffisant elles retournent à vide. Quant à nous, nous devons retourner à 15 km de là, à Hanau. Un accident tout récent nous empêche d'aller plus loin et de franchir le Main.

Nous avons eu toutefois le temps de parler à trois Français ayant fait le maquis en Bretagne et dont un appartient à l'armée de De Gaule. Les deux autres sont ici comme chauffeurs de camions.

18 heures. Les autorités nous ravitaillent : sucre, fromage, cigarettes (24), beurre.

Notre départ est fixé parait-il pour 22 heures.

21 heures 30. Souper: pain, beurre, chocolat à l'eau que l'on savoure car il est très bon.

Et l'on se couche car l'on tombe de sommeil. Le wagon s'aménage et déjà un étage est prévu pour deux sages coucheurs.

#### Dimanche 27 mai.

A moitié endormi, quand le train démarre, je relève sur ma montre : minuit 30.

Je me réveille deux fois dans la nuit; nous roulons toujours mais à 3 heures 30 nous nous arrêtons.

Ouand à 6 heures l'on se lève, c'est le triage d'Hanau qui nous héberge.

A 7 heures, 5 convois, en général formés de prisonniers attendent comme nous.

7 heures 30. Déjeuner : pain, beurre, pâtes, chocolat froid d'hier.

A 9 heurs 05, la première rame nous quitte. Ce sont des prisonniers français confortablement installés dans des wagons de marchandises. Nous leur souhaitons bonne chance.

Les aiguilles tournent et l'on ne part pas. Mais les convois ne cessent de se garer dans les deux sens. A ceux-là s'ajoutent les trains de marchandises ordinaires. Le trafic de la gare de Fulda est des plus importants.

C'est pourquoi à 13 heures 54 nous démarrons enfin, suivant à 30 minutes un convoi d'anciens prisonniers politiques.

14 heures 26. Nous abordons une rampe trop forte pour la loco. Après 25 minutes d'efforts poussifs pour la machine, nous roulerons dans la descente.

15 heures 15. Offenbach où les soldats américains nous servent à volonté du café au lait que l'on peut qualifier de "meu-meu". Nous en remplissons les bidons pour en avoir bu à satiété.

Dans un des fourgons du train le chef de convoi embarque le ravito nécessaire qu'il nous distribuera sur le parcours. Entre temps, nous faisons un brin de toilette ultra-rapide, que certains même n'ont pas le temps d'achever. Latrique finira de se raser dans le wagon.

A 17 heures 35, nous toucherons Russebhein. Devant l'embranchement particulier de l'usine Opd entièrement démolie, le convoi stationne et nous cassons la croûte.

Nous sommes gâtés aujourd'hui. Après le pain sec quotidien de notre réserve générale, l'on attaque le tout petit "pakson" américain dont le contenu n'est que de friandises : chocolat, sucre, gâteaux, bouillon en poudre, pâté en conserve, cigarettes et chewing-gum. Le tout arrosé de ce café au lait récolté à Offenbach.

22 heures. Le chewing-gum mâché et remâché sans relâche nous a ouvert l'appétit. Le bout de pain, le stock de beurre et la tranche de fromage seront les bienvenus. Café au lait.

Et l'on roule à nouveau vers le Rhin à la vitesse de l'escargot qui dérape sur le chemin humide.

6 heures de temps nous seront nécessaires pour couvrir 5 km.

#### Lundi 28 mai.

A minuit 30, nous attaquerons le pont. Non pas le pont du Rhin qui, il y quelques temps encore, dressait sa lourde armature sur l'eau rapide du large fleuve, mais un pont secondaire, un pont à voie unique construit vraisemblablement par les pionniers "Yankee". L'ancien baigne son squelette déchiqueté dans l'onde qui se joue sous les blafards rayons de cette pleine lune.

Minuit 35. Le Rhin est franchi et tandis qu'il se perd dans l'horizon que l'on fuit, nous saluons cette victoire par "le roi d'Espagne" entonné subitement.

0 heures 50. Mayence où le convoi remettra à la Croix Rouge française deux malades assez sérieux.

1 heure 10. Nous quittons les débris de cette piètre gare, et fatigués du décor misérable que cette ville en ruines exhibe à nos regards, nous prenons place pour la nuit sur le sommier de nos banquettes.

6 heures 20. Réveil à Ockenhein. Toujours les plus goulus se dévouent pour les autres et, ici, en pleine voie, entraînés par le boute-en-train Croucougnous, ils bondissent sur un inoffensif cerisier qu'ils saccagent sans pitié. Nous sucerons ces fruits délicieux dont la plupart sont verts encore, sans se soucier de pouvoir attraper la courante.

12 heures 30. Nous touchons Lauterecken Grumbach où les infirmières de la Croix Rouge française portent secours dans nos convois.

13 heures 55. Nous brûlons Saint-Julian et apercevons le premier soldat français des forces occupantes. Notre surprise et notre bonheur sont tels que nous ne pouvons lui manifester une seule explosion de joie. Seul un timide bonjour marque notre passage.

14 heures 20. Altenghans. Petit arrêt de 27 minutes. Nous nettoyons notre voiture en supprimant toutes les inscriptions désordonnées qui la blanchissent.

Notre dessinateur D2 s'occupe en cours de route à sa nouvelle et artistique décoration. Il joint à ses talents de peintre, le courage et l'adresse d'un parfait acrobate.

16 heures 10. A proximité de la gare de Homsburg parmi les pins, tout dans un bois, le convoi s'arrête. La halte sera longue et nous en profitons pour tirer des photos devant le wagon fraîchement tapissé de dessins nouveaux.

18 heures 47. Homsburg.

21 heures 15. Nous démarrons de Neunkirchen et atteignons à 21 heures 40 Weinetsweiler.

La Croix Rouge française nous ravitaille d'anciens colis destinés aux prisonniers en captivité.

22 heures 10. Départ. Nous nous dirigeons paraît-il sur Thionville et Metz ce qui nous rassure quelque peu car le bruit court que nous devons remonter sur Liège.

#### Mardi 29 mai.

0 heure 15. Réveil. Lusterhof. C'est toujours l'Allemagne mais nous sentons déjà venir des bouffées d'air de France.

Peu avant Uckberhern contrôle du convoi par les "piou-piou" français qui nous conseillent de nous démunir des armes blanches ou à feu que nous pourrions posséder, ainsi que des jumelles et des appareils photos.

1 heure 20. Nous passons Uckberhern et ne quittons pas des yeux le ballast où nous désirons voir la borne frontière. Ce sera chose veine.

Et à 1 heure 27 nous nous garons à Hargarten, premier village français.

Pendant le stationnement, de 1 heure 50 à 1 heure 53 nous chanterons en chœur, debout dans notre compartiment, une vibrante "Marseillaise".

Et puis, nous nous recoucherons car nous avons besoin de sommeil.

5 heures 30. Réveil à Thionville que nous quittons à 8 heures 10. Entre temps notre convoi sera trié. Ici nous quittent Belges et Hollandais. Lemouflet se sépare donc de cette "Belle Equipe" qu'il regrette bien sûr, mais qu'elle regrette encore plus; avant de laisser partir cet isolé compagnon, nous tenons à le photographier une nouvelle fois dans notre groupe et après de chaleureux adieux et d'amicales poignées de main, il part vers son convoi, il part vers sa Belgique.

Quelques instants après notre départ le premier camp de prisonniers "schleus" en France nous remplira de joie. Ils occupent ces baraques de planches qu'ils construisirent par milliers pour y narguer les "gofans" français et y tasser, parmi les poux et les punaises, les déportés. Que le destin fait bien les choses.

8 heures 35. Hayange où s'embarquent, le baume au cœur après être passés au centre de rapatriement que nous verrons bientôt, des prisonniers français venus la veille au soir. Toutes leurs formalités sont finies; ils n'ont plus qu'à rentrer chez eux.

9 heures 40. Nous entonnons une nouvelle fois encore, et peut-être une dernière fois ensemble, le "chant du retour". Dans le camp nous serons triés par région. La "Belle Equipe" s'effritera-t-elle aussi bêtement ? Sans pouvoir aller à Paris boire ce "vin d'honneur" en même temps "vin d'adieu" ?

10 heures 30. Pour la première fois depuis Delitzsch nous quittons notre voiture avec sur le dos le sac que nous déposons dans le magasin de la "bahnof".

Dans l'ancienne "Ecole des filles" d'Hayange nous y ferons faire nos papiers d'identité (carte de rapatrié) nous y toucherons le tabac et la prime, y passerons une visite médicale et pourrons y expédier un télégramme à la maison. Si l'organisation américaine de Fulda nous a assis, comme l'on dit, l'organisme français d'Hayange rivalise avantageusement même avec lui, question rapidité comme sur tout en général.

2 heures 05 de temps suffirent pour libérer de toutes ces formalités près de 800 gars.

Nous ne pouvons passer sous silence l'amabilité avec laquelle nous reçurent les gentilles employées, belles comme le jour, dont le sourire charmant demeurait le divin miroir d'une grâce que nous avions oublié de connaître depuis deux ans d'exil.

Comme nous le lisions plus tard sur les journaux régionaux sans aucun effort, par le seul esprit de solidarité elles firent "que notre retour à la France fut aussi notre retour à la vie".

Et pour finir de nous rendre heureux, rappelons le repas express mais copieux que nous avons dégusté dans ce bourg que Dieu épargna avec raison des horreurs de la guerre.

"Soupe aux nouilles, viande, pommes de terre, fèves en sauce, fromage, pain blanc, un quart de vin". Et ce servi dans de blanches assiettes, en quantité largement suffisante puisque nous pouvions revenir au "rab" et au "rab de rab".

Une douche, froide faute d'autre, pour nous émoustiller et alors que certains iront faire connaissance avec les prix surprenants des articles en vente, d'autres sur un lit à matelas goûteront le délice d'une bonne sieste.

19 heures 45. Nous voilà réembarqués dans le convoi. La "Belle Equipe" se trouve évidemment séparée en trois groupes car nous sommes classés par région destinatrice.

Le premier sera le plus nombreux: celui des parisiens et des banlieusards (14). Le second, la tête de l'équipe puisqu'il comprend le chef Pierrot et que nous appellerons le Midi méditerranéen (6). Le troisième, le plus petit et le plus sage, le Midi bordelais (4).

Désormais, la tâche du reporter touche à sa fin. Ne pouvant plus rapporter les faits saillants de l'équipe, jusqu'à l'arrivée à Paris, il notera simplement l'itinéraire emprunté.

C'est ainsi qu'à

21 heures 17. Nous quittons Hayange d'où nous emportons le meilleur souvenir de sa population sympathique et accueillante.

23 heures 13. Départ de Thionville.

## Mercredi 30 mai.

7 heures 20. Arrivée à Lerouville.

11 heures 12. Arrivée à Revigny où la Belle Equipe après de chaleureux "au revoir", se dispersera.

## Le chant du retour L'hymne de la "Belle Equipe".

Là-bas bien loin du pays Le temps passe lentement, Combien sont longues les nuits Dans la tristesse du camp.

Compagnons, dormez-vous? Le repos descend sur terre, La nuit claire Nous éclaire Compagnons à qui rêvez-vous?

Nous rêvons aux yeux doux De celle qui nous est chère A nos frères Au vieux père

Compagnons, nous rêvons de chez nous.

Compagnons, pensez-vous Aux plaisirs des jours de fête ? Chansonnettes

Des guinguettes.

Compagnons, les entendez-vous?

L'on entend, un bruit sourd Qui jaillit sur la grand route

L'on écoute

Plus un doute

Compagnons, c'est le chant du retour.

Compagnons, levez-vous C'est la fin de nos misères Les barrières Nous libèrent

Compagnons, nous rentrons chez nous.

Compagnons, c'est à nous De revoir notre bergère Tous nos frères Le vieux père

Compagnons, la FRANCE est devant nous.

FIN